Introduction

***Maras, pandillas et autres outsiders. Pour une
ethnographie des gangs latino-américains***

Maya Collombon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/conflits/20182>

DOI : 10.4000/conflits.20182

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CECLS - Centre d'études sur les conflits - Liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 10 octobre 2018

Pagination : 7-37

ISBN : 978-2-343-16812-8

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Maya Collombon, « *Maras, pandillas et autres outsiders. Pour une ethnographie des gangs latino-américains* », *Cultures & Conflits* [En ligne], 110-111 | été/automne 2018, mis en ligne le 10 octobre 2018, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/20182> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.20182>

Maras, pandillas et autres outsiders. Pour une ethnographie des gangs latino-américains

Introduction

Maya COLLOMBON

Maya Collombon est enseignante-chercheuse à Sciences-Po Lyon où elle dirige le Diplôme d'établissement sur l'Amérique latine et les Caraïbes (DEALC). Politiste, elle est membre du laboratoire Triangle (UMR 5206). Ses recherches ont porté sur les transformations des politiques de développement au Mexique et en Amérique centrale au tournant des années 2000 et sur les mobilisations transnationales, notamment d'acteurs indigènes, qui en ont résulté. Cette réflexion l'a conduite à interroger le militantisme zapatiste sous l'angle des carrières militantes et de la politisation en milieu rural. Elle a travaillé sur l'autoritarisme en interrogeant les formes hégémoniques du pouvoir des derniers mandats de Daniel Ortega au Nicaragua à travers une étude de la transformation des dispositifs de vote, en analysant la relation entre l'État et ses populations indigènes, tout en s'appuyant sur une démarche de type ethnographique. Elle est aussi à l'initiative d'une réflexion collective sur la violence des gangs en Amérique centrale, centrée sur les parcours de vie et la socialisation à la violence.

« Il y a quelque chose de rituel dans l'étonnement périodique des adultes de notre société, lorsqu'ils s'aperçoivent deux ou trois fois par génération que leur société est aussi composée de jeunes. »

Jean Monod, Les Barjots, 1968

En Amérique latine, les gangs occupent une place de choix dans le débat public. Pourchassés par les autorités pour les désordres qu'ils sont censés produire dans la société, traités par les médias sur un mode sensationnaliste, leurs membres sont volontiers présentés comme des « ennemis publics ». Dans le même temps, la circulation transnationale de la musique et de certaines pratiques culturelles ont largement permis à ces groupes de devenir des phéno-

mènes culturels à l'échelle planétaire ¹. Ainsi, on ne compte plus les livres, films, séries, qui décrivent – souvent caricaturent – la vie et l'activité des gangs un peu partout sur la planète.

Si les *maras* dominent l'espace médiatique contemporain en Amérique latine, le phénomène est ancien. Datant du XIX^e siècle au Brésil ², des années 1930 et 1940 au Mexique – où les *pachucos* ³ font alors des émules –, magnifiquement mis en scène dans le film de Luis Buñuel *Los Olvidados*, les gangs ont pris une ampleur nouvelle au cours des dernières décennies, notamment en Amérique centrale où leur expression la plus connue est effectivement celle des *maras*. Communément décrites sous les traits de groupes hyper violents, dont les membres sont tatoués de la tête aux pieds, les *maras* sont accusées d'être complices des narcotrafiquants locaux quand ce n'est pas des réseaux transnationaux de la drogue, semant terreur et violence dans les grandes villes d'Amérique centrale. Au Salvador, les deux principales *maras*, la Barrio 18 et la Mara salvatrucha ou MS 13, s'affrontent violemment depuis des années. L'intensité de ce conflit interne, son lien avec les acteurs de la guerre civile, ses répercussions dans l'espace urbain salvadorien ou encore les politiques de *Mano dura* (main de fer) qui s'y sont développées afin d'enrayer le phénomène, font des *maras* le cas le plus emblématique pour la recherche sur les gangs en Amérique Latine.

Toutefois, la rareté des travaux sur la question en Amérique Latine tend à uniformiser le phénomène de ces « nouveaux » outsiders, comme si tous les contextes et tous les gangs se valaient dans leurs modes d'expression, dans leurs usages de la violence ou encore dans leurs relations aux cartels de la drogue. Mais que sont les gangs en Amérique latine au juste ? Les connaît-on vraiment ? Peut-on se contenter de les définir comme des groupes violents usant de symboles ou de gestes (tatouages, vêtements, argot, etc.) et réclamant un contrôle sur des territoires donnés ⁴ ? La question de leur définition est incontestablement un enjeu de conflit entre chercheurs, tant les appellations diffèrent sur le continent américain. Terme polysémique s'il en est, le « gang » désigne des réalités sociales très diverses, ses frontières sont mouvantes et peuvent notablement évoluer au fil du temps. Le terme peut faire l'objet d'appropriations hétérogènes tout comme de rejet, se prêter à l'auto-identification en quête de légitimité ou encore fonder des procédures de stigmatisation. Au cœur de processus de labellisation complexes, la réalité sociale du gang est

1. Hagedorn J., *A World of Gangs: Armed Young Men and Gangsta Culture*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008.
2. Soares C. E. L., *A capoeira escrava e outras tradições rebeldes no Rio de Janeiro (1808–1850)*, Campinas, SP, UNICAMP, 2001.
3. Les *pachucos* sont un gang de Mexicains nés aux États-Unis. Particulièrement actif dans les années 1930, certains groupes se sont maintenus jusqu'au début des années 1970.
4. Goldstein A. R., Huff C.R., *The gang intervention handbook*, Champaign, Illinois, Research Press, 1993 ; Klein M. W., *The American street gang. Its nature, Prevalence and Control*, New York, Oxford University Press, 1995.

située historiquement, le plus souvent locale, différente de ce fait selon les contextes. Face à la multitude des usages sur le continent, ce dossier se propose d'utiliser la désignation générale de gang en vue d'englober l'ensemble des phénomènes qui, à l'échelle continentale, diffèrent largement et produisent des phénomènes aussi différents que les *maras* en Amérique centrale, les *pandillas* au Mexique ou encore les *bandas* en Colombie.

On doit une première définition – désormais classique bien que débattue – des gangs au sociologue américain Frederic Thrasher (1927), représentant de la tradition de Chicago, lequel dans son ouvrage de référence *The Gang: a Study of 1 313 Gangs in Chicago* ⁵, les définit comme un groupe interstitiel, formé dans un premier temps de façon spontanée et qui par la suite s'intègre par le biais du conflit. Il en fait une organisation non conventionnelle, capable de mettre en œuvre un ordre social spécifique et original, qu'il relie à un territoire donné. Thrasher montre notamment les liens qui unissent croissance des villes, processus de ségrégation spatiale et ethnique, création de zones de « désorganisation sociale », qu'il appelle « zones interstitielles » entre quartiers centraux et périphériques où résident les groupes en difficulté, et émergence des gangs aux États-Unis. Dans ces interstices de la ville, le gang se constitue comme réponse à une situation de rejet vécue par certains jeunes, en conflit avec un environnement donné, et s'y impose par sa capacité à leur offrir d'autres modes d'appartenance à la société, un certain prestige social et éventuellement des avantages économiques. Plus récemment, Dennis Rodgers et Jennifer Hazen ont proposé trois critères de base qui, faute d'établir une définition, permettent d'orienter la discussion sur ce type de groupes de jeunes : « un gang 1) promeut une forme de continuité institutionnelle indépendante de ses membres ; 2) s'engage de façon routinière dans des schémas d'actions violentes jugées illégales par les autorités publiques et la société en général ; et 3) se compose de membres qui ont principalement, bien que non exclusivement, moins de 25 ans ⁶ ». Les gangs développent en outre une dimension de protection rapprochée de leurs membres, contre l'exclusion sociale, institutionnelle et économique, en même temps qu'ils remplissent une fonction intégratrice. Organisations non systématiquement criminelles, elles peuvent avoir toute une variété de fonctions – économiques, politiques, sociales – qui peuvent évoluer dans le temps. C'est dire à quel point l'hétérogénéité est forte et les frontières labiles.

Fort heureusement, une nouvelle génération de travaux académiques, bien qu'encore trop marginale, se développe depuis une vingtaine d'années, notamment dans le monde anglo-saxon et, de manière croissante, en Amérique latine. Elle pose un regard nouveau sur ces groupes de jeunes hommes (com-

5. Thrasher F., *The Gang: a Study of 1 313 Gangs in Chicago*, Chicago, University of Chicago Press, 1927.

6. Rodgers D., Hazen J. (eds.), *Global Gangs, Street Violence across the World*, University of Minnesota Press, London, Minneapolis, p. 8. Notre traduction.

prenant d'ailleurs parfois, et de plus en plus, des jeunes femmes), utilisent des méthodes d'analyse souvent rejetées pour ce type d'objets (telle l'immersion ethnographique) et montrent que ces gangs gagnent à être appréhendés avec plus de finesse afin d'éviter des stéréotypes trop souvent associés aux membres de gangs et à la dite « violence juvénile ». Ce dossier entend donc non seulement poursuivre la réflexion et le débat sur les gangs tels qu'ils sont menés en France, notamment à propos de l'Amérique latine, mais aussi répondre à une exigence croissante – et qui nous paraît désormais inéluctable – de complexité d'analyse.

À cette fin, cette introduction s'organise en trois temps autour d'un enjeu central : la défense d'une ethnographie des gangs. D'abord, elle entend interroger l'absence relative de travaux français sur les gangs, avant de présenter brièvement les traditions de recherche existantes, notamment étasuniennes, où l'enquête de terrain a joué un rôle central dès les travaux fondateurs de la première école de Chicago. Cela conduit, dans un deuxième temps, à discuter les nombreuses controverses qui ont animé le milieu de la recherche sur les gangs à partir des années 2000 autour notamment des méthodes ethnographiques, avant de défendre l'ethnographie comme instrument fiable de la recherche sur les gangs, l'Amérique latine ayant servi de laboratoire à un retour de l'ethnographie au cours des deux dernières décennies. Dans un troisième temps, il s'agira de présenter brièvement quelques-uns des principaux apports (faute de pouvoir être exhaustif) de cette recherche ethnographique sur les gangs, appliquée à l'Amérique latine.

Les gangs, un impensé des travaux académiques en France ?

C'est au Royaume-Uni, lors d'une journée d'étude sur les phénomènes de violence en Amérique latine organisée par l'université d'Oxford⁷, que je pris conscience de la question des gangs en tant qu'objet d'études spécifique. C'est aussi à cette occasion que je rencontrai l'anthropologue Dennis Rodgers, ethnographe reconnu d'une *pandilla* nicaraguayenne. Le fait que cette prise de conscience se produise au Royaume-Uni me semblait alors révélateur. J'avais l'intuition qu'en France, le champ académique ne s'était que peu penché sur les gangs, en particulier sur ceux d'autres pays ou d'autres aires géographiques comme l'Amérique latine. À mon retour, j'ai donc commencé à chercher des études françaises portant sur le sujet en Amérique latine, ou des latino-américanistes travaillant sur les gangs. Je me suis vite rendu compte que ces chercheurs étaient fort peu nombreux, qu'ils rencontraient plutôt les gangs à l'occasion d'autres recherches plus qu'ils ne travaillaient spécifiquement sur ceux-ci, et qu'ils étaient encore moins nombreux à les aborder dans une perspective ethnographique.

7. Séminaire « Insecure Spaces in Latin America: Encounters with Violence and Drugs », Queen Elizabeth House, Université d'Oxford, Oxford, Royaume Uni, 27 novembre 2014.

De ce constat naquit une interrogation sur les raisons de cette relative pénurie des recherches en France. J'écartai immédiatement une hypothèse axée sur le fait que le peu d'études était concomitant au fait qu'il y avait peu de gangs en France. Cela aurait impliqué de mettre de côté des recherches académiques françaises qui non seulement montraient qu'il y avait des gangs en France, à Paris, à Lyon ou à Marseille, des blousons noirs dans les années 1960 aux loubards dans les années 1970, mais aussi des bandes plus récentes connues pour différents types d'attache : leur enracinement résidentiel (CKC dans le XIX^e arrondissement, Bourreurs Boys dans le XIII^e), leur appartenance familiale (Mendy Force), leur couleur de peau (Black Dragons) ou par leur mobilité hors de leur lieu de résidence (Fights ou Requins vicieux en banlieue parisienne)⁸. Ainsi, certains travaux académiques français s'y étaient intéressés et ce depuis longtemps. On pourrait citer au premier chef la courte tradition de recherche provenant plutôt de l'histoire sociale qui s'est intéressée au phénomène des « bandits⁹ », ces personnages tant imaginaires que réels apparus dès le moyen âge en zones rurales et qui s'étaient multipliés, au XIX^e siècle¹⁰ sous la forme de bandes telles que celles de Mandrin, de Cartouche ou plus tard les Apaches¹¹. Une des premières ethnographies réalisée sur les bandes de jeunes en France est celle d'un ethnologue, Jean Monod¹². Ce dernier cherche à identifier les systèmes symboliques spécifiques aux bandes de jeunes et s'inscrit en ce sens dans la lignée des travaux structuralistes, Claude Lévi-Strauss étant en quelque sorte le mentor de ce travail. Par la suite, ce sont plutôt des sociologues qui s'emparent du thème à partir des années 1960. Un des premiers ouvrages de sociologie publié en France sur les bandes de jeunes est celui de Philippe Robert, publié en 1966, réédité en 1974 avec la collaboration de Pierre Lascoumes¹³. Il faudra ensuite attendre les travaux de Gérard Mauger¹⁴ pour sortir à nouveau des textes de journalistes, juristes ou autres dominants sur le sujet, à une époque où les États-Unis ont déjà une longue tradition de recherche sur les gangs.

Certaines hypothèses apparaissent alors qui appréhendent les études sur les gangs comme des analyses secondaires ou dépendantes d'autres travaux – soit comme une résultante des travaux sur les « banlieues » en France, soit comme un phénomène rencontré sur des terrains internationaux lors de

8. Mohammed M., « Les affrontements entre bandes : virilité, honneur et réputation », *Déviance et Société*, vol. 33, n°2, 2009, pp. 173-204.

9. Hobsbawm E. J., *Les bandits*, coll. Zones, La Découverte, Paris, 2008.

10. Cf. Ploux F., « Rixes inter-villageoises en Quercy (1815-1850) », *Ethnologie Française*, 21, 3, 1991, pp. 269-275.

11. Perrot M., « Dans le Paris de la Belle Époque, les "Apaches", premières bandes de jeunes », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 67, n°1, 2007, pp. 71-78.

12. Monod J., *Les Barjots. Essai d'ethnologie des bandes de jeunes*, Paris, Julliard, 1968.

13. Robert P., Lascoumes P., *Les Bandes d'adolescents. Une théorie de la ségrégation*, Paris, Éditions sociales, 1974.

14. Mauger G., Fossé-Poliak C., « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°50, novembre 1983, pp. 49-67 ; Mauger G., « Bandes et valeurs de virilité », *Regards sur l'actualité*, 243, La Documentation Française, 1998, pp. 29-39.

recherches qui portent sur autre chose – violence urbaine, délinquance juvénile, situation de post-conflit, etc. En outre, les travaux sur les gangs sont perçus comme étant particulièrement difficiles à mener et à défendre. Ce qui est visé c'est la méthodologie et le fait que les terrains apparaissant comme trop dangereux, produisant une frilosité des chercheurs autant que des agences ou des laboratoires de recherche qui soutiennent et financent ce type de travaux, laissant ainsi le champ libre à la criminologie pour en faire un objet d'étude privilégié. En effet, les études sur le crime s'intéressent notamment à l'enrôlement, au passage à l'acte, puis, à travers la question de la récidive, à la persistance¹⁵ ; ceci au risque de méconnaître les outils en sciences sociales qui pourraient aider à la compréhension de ces phénomènes¹⁶.

Étudier les bandes de jeunes en France

Si on laisse de côté la criminologie positiviste¹⁷, dont l'objet est de « guérir » la société des bandes, il existe en France une tradition de recherche qui n'autonomise pas ces formes de sociabilités juvéniles, mais les resitue par rapport aux familles, au quartier et aux institutions. Ces travaux français sont cependant peu nombreux à ce jour et surtout concentrés sur le cas français. Ce sont les études sur les bandes de jeunes dans les grandes villes françaises qui constituent le gros de la recherche sur les gangs en France et ce en particulier depuis les années 2000¹⁸. Les bandes de jeunes y sont entendues comme des « regroupements juvéniles, informels et durables, qui se distinguent par une dynamique transgressive et un rapport conflictuel avec leur environnement immédiat¹⁹ ». Ces collectifs se constituent en tant que bandes généralement pour des périodes limitées dans le temps²⁰, impliquant un certain degré de structuration et une relation de « ségrégation réciproque » entre jeunes et adultes²¹.

15. Mohammed M., « La défiance des bandes : antagonismes sociaux et agressivité collective », *Cités*, 2012/2, n° 50, pp. 19-28.

16. La criminologie positiviste française a aussi engagé un travail de recherche sur les gangs. Son entrée analytique est cependant différente de celle des sciences sociales, s'agissant pour les criminologues de privilégier l'étude des bandes et des infractions qu'elles commettent. Elle se réfère en cela au code pénal français et vise à l'identification et la lutte contre les « bandes organisées criminelles ». Elle accuse volontiers les sociologues de légitimer les activités des bandes et propose en réaction des « perspectives opérationnelles ». Voir notamment : Lebleux D., « Ce que sont les bandes, criminelles ou délinquantes », *Sécurité globale*, 2015/2, n°2, pp. 15-20 ; Dufour J., « La lutte contre les bandes. Analyses et perspectives opérationnelles », *Sécurité Globale*, Automne 2013, pp. 15-16.

17. Pour une analyse critique de la criminologie française, voir : Bigo D., Bonelli L., « Critique de la raison criminologique », *Cultures & Conflits*, n° 94-95-96, été-automne-hiver 2014.

18. Voir en particulier : Mohammed M., 2009, *op. cit.* ; Lepoutre D., *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997 ; Sauvadet T., *Le capital guerrier : solidarité et concurrence entre jeunes de cité*, Paris, Armand Colin, 2006 ; Mauger G., 1998, *op. cit.*

19. Mohammed M., *La formation des bandes. Entre la famille, l'école et la rue*, PUF, Paris, 2011.

20. Mohammed M., *Les sorties de délinquance. Enquêtes, méthodes et théories*, Paris, La Découverte, 2012.

21. Lascoumes R., 1974, *op. cit.*

Traitée par les médias comme un thème central à partir des années 1990²², la « violence » des jeunes des milieux populaires y est stigmatisée et présentée comme principale peur collective de la société française²³. Cette violence est d'autant plus dénoncée qu'elle semble fermement résister aux processus de disciplinarisation de la société française, dont l'État est le principal acteur. Il en résulte une criminalisation croissante des bandes de jeunes²⁴. La majeure partie des travaux qui abordent les gangs et en font des sujets subsidiaires s'intéressent de manière plus générale à la violence urbaine²⁵, à la délinquance juvénile et, plus généralement, aux travaux sur la déviance. Ces travaux se développent surtout après les « révoltes urbaines de 2005 »²⁶. Au demeurant, les travaux européens sur la déviance sont anciens, on peut en situer l'origine dès la fin du XIX^e siècle alors que les chercheurs s'inquiètent des phénomènes croissants de violence dans les quartiers ouvriers des villes industrielles²⁷. Après les travaux de Howard Becker, notamment son ouvrage *Outsiders* au retentissement considérable, et ceux d'Erwin Goffman, la sociologie de la déviance renonce à questionner les raisons du devenir délinquant et met à distance les explications psychologiques, pour se préoccuper plus spécifiquement des processus qui mènent à la déviance, notamment à travers la notion de « carrières déviantes²⁸ » et celles d'étiquetage et de stigmatisation. De nombreux travaux académiques qui traitent des gangs sans en faire directement leur objet d'étude s'inscrivent dans ce courant de recherche.

Par ailleurs, d'autres travaux académiques menés par des anthropologues, des politistes ou des sociologues ont aussi rencontré les gangs urbains dans leurs recherches consacrées à des terrains situés hors de France. C'est le cas de Thibaut Dubarry avec les gangs urbains du Cap en Afrique du Sud²⁹, de Laurent Fouchard³⁰, Richard Banégas³¹ ou Danièle Poitou³² qui rencontrent

-
22. Les premières mentions de l'existence des bandes dans les médias ou les rapports de police datent de la fin des années 1950, en lien avec le cœur de la période des blousons noirs correspondant aux années 1957-1965. Cf. Tétard F., « Le phénomène "blousons noirs" en France. Fin des années 1950-début des années 1960 », *Révolte et société*, actes du IV^e colloque d'histoire du présent, t. II, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988.
 23. Bonelli L., *La France a peur. Une histoire sociale de l'« insécurité »*, Paris, La Découverte, 2008.
 24. Mucchielli L. (dir.), *Gendarmes et voleurs. De l'évolution des délinquances aux défis du métier*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp.17-58.
 25. Beaud S., Pialoux M., *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Fayard, 2003.
 26. Roché S., *Le frisson de l'émeute*, Paris, Seuil, 2006 ; Mucchielli L., Mohammed M. (dir.), *Les bandes de jeunes. Des « blousons noirs » à nos jours*, Paris, La Découverte, 2007 ; Fize M., *Les bandes. De l'« entre soi adolescent » à l'« autre-ennemi »*, Paris, Desclée de Brouwer, 2008 ; Mohammed M., 2011, *op. cit.*
 27. Pour une histoire des travaux sur la déviance urbaine en France depuis le XIX^e siècle, voir : de Larminat X., « Sociologie de la déviance : des théories du passage à l'acte à la déviance comme processus », SES ENS, 2017, consultable en ligne : <http://ses.ens-lyon.fr/articles/sociologie-de-la-deviance>.
 28. Becker H. S., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Ed. Métailié, 1985 (1963).
 29. Dubarry T., « 15. Tsotsi : sociologie des gangs du Cap, Afrique du Sud », in Mohammed M. (dir.), 2007, *op. cit.*

à leur tour les gangs d'Afrique de l'Ouest, comme ceux de Laurent Gayer³³ en Asie, pour n'en citer que quelques-uns. Mais il s'agit, là encore, d'une quantité plutôt réduite de travaux qui ne justifie pas en tant que telle une tradition de recherche sur les gangs en France. Sans compter que l'Amérique latine n'est pas véritablement concernée par cet intérêt « secondaire » : la plupart des latino-américanistes français qui travaillent sur la violence s'intéressent plutôt aux situations de conflits ou éventuellement de post-conflits³⁴, accordant généralement peu d'attention à la violence juvénile en contexte urbain.

Il est évident que la dangerosité potentielle de tels terrains explique, par ailleurs, la relative absence de travaux académiques français sur les gangs, *a fortiori* dans une perspective ethnographique. Ce faisant, l'ethnographie de la violence, qui plus est des gangs, est relativement récente en France et elle manque encore de moyens pour se développer dans toute son ampleur. À l'inverse d'une tradition anglo-saxonne qui a parfois encouragé une certaine prise de risques sur le terrain, tant le CNRS que l'Agence nationale de la recherche ou les laboratoires de recherche français tendent plutôt à être réticents à l'idée de financer des travaux de terrain à risques. Nombreux sont les témoignages de chercheurs français qui ont dû contrarier leurs autorités de tutelle pour pouvoir accéder au terrain qu'ils souhaitaient réaliser.

Une longue tradition de recherche sur les gangs aux États-Unis

Aux États-Unis, il existe une tradition de recherche sur les gangs consolidée, et ce dès le début du siècle dernier avec les travaux de Frederick Thrasher, déjà nommé. Son ouvrage classique *The Gang* (1927) a lancé une tradition de recherche³⁵, suivie par la publication de nombreux ouvrages dans la même

30. Fouchard L., « Les territoires de la criminalité à Lagos et à Ibadan dans les années 1930 », *Revue Tiers monde*, n°185, 2006, pp. 95-111.

31. Banégas R., « Reconstruction "post-conflit" : violence et politique en Côte d'Ivoire », *Dossiers du CERI*, 2012, pp. 1-10.

32. Poitou D., « Au cœur des bandes africaines », in Mohamed M., Mucchielli L. (dir.), 2007, *op. cit.*, pp. 309-330.

33. Gayer L., « Karachi : Violences et globalisation dans une ville-monde », *Raisons politiques*, vol. 15, n° 3, 2004, pp. 37-51.

34. ANR « SoV – Sortir de la violence » (2017-19), portée par le sociologue Yvon Le Bot, DR CNRS, FMSH. C'est par exemple le cas des travaux du politiste David Garibay qui a travaillé sur la situation de post-conflit au Salvador et en Colombie, recherche initiée avec sa thèse de doctorat et toujours en cours. Voir notamment : Garibay D., *Des armes aux urnes, Processus de paix et réinsertion politique des anciennes guérillas en Colombie et au Salvador*, Paris, Institut d'études politiques de Paris, 2003 ; Garibay D., « Quand la paix se construit sur l'oubli des démobilisés : anciens guérilleros et anciens soldats dans la société salvadorienne de l'après-guerre », *Revue internationale des sciences sociales*, vol. 189, 2009, n°3, pp. 501-512.

35. Cet ouvrage bien que fondateur des études sur les gangs aux États-Unis n'est pas encore à proprement parler une étude de type ethnographique, Thrasher utilisant une majorité de données de seconde main. Voir à ce propos l'analyse de : Platt J., « La première vague de l'école de sociologie de Chicago. Le mythe des données de première main », in Cefaï D., *L'enquête de terrain*, La Découverte/MAUSS, Paris, 2003.

veine, notamment : de Clifford Shaw et Henry McKay, *Juvenile Delinquency in Urban Areas* (1942)³⁶ et de William Foote Whyte, *Street Corner Society* (1955)³⁷. Dans leur ouvrage, Shaw et McKay complètent l'apport de Thrasher en soulignant notamment trois caractéristiques des « zones interstitielles » où se développent ces groupes : la précarité économique et l'état de délabrement des logements, l'hétérogénéité des populations habitant dans des quartiers paupérisés et leur forte mobilité résidentielle, les derniers arrivés étant les plus prédisposés au ralliement aux gangs. Le livre de William Foote Whyte est quant à lui le récit d'une immersion de longue durée dans un quartier italo-américain de Boston. Il y développe l'idée que le gang est plus le résultat d'une forme spécifique de socialisation de proximité qu'une conséquence de la désorganisation sociale.

Le développement de gangs afro-américains à partir de la fin des années 1950, début des années 1960, permet le travail de chercheurs qui analysent l'émergence d'une prise de conscience politique contre les discriminations raciales et leurs actions politiques. Une illustration en est fournie par les Vice Lords à Chicago qui s'insurgent contre les conditions de vie dans les ghettos noirs américains et proposent les codes masculins d'une culture de gang de rue³⁸, inscrite dans un mouvement plus ample – bien qu'encore en formation – de revendication des droits civiques. C'est autour de la dimension politique des gangs que se développe une nouvelle direction de recherche aux États-Unis. L'arrivée des gangs latino-américains correspondra à celle de la lutte contre le narcotrafic dans les années 1980. Les chercheurs étasuniens s'intéressent alors à la question de la prison et aux relations entre gangs de rue et gangs de prison. À partir des années 1980 et 1990, la perspective d'analyse des études consacrées aux gangs se fait généralement à travers le prisme des pratiques déviantes³⁹, c'est la grande époque de la criminologie américaine, et d'une certaine manière la fin relative de la tradition sociologique étasunienne sur les gangs⁴⁰ désormais soumise à une critique acerbe (sur laquelle nous revien-

36. Shaw C., McKay H., *Juvenile Delinquency in Urban Areas*, Chicago, The University of Chicago Press, 1942.

37. Foote Whyte W., *Street Corner Society*, Chicago, The University of Chicago Press, 1955.

38. Diamond A., « From Fighting Gangs to Black Nations: Race, Power, and the Other Civil Rights Movement in Chicago's West Side Ghetto, 1957-1968 », *Revue française d'études américaines*, 2008/2, n°116, pp. 51-65.

39. Cohen A. K., *Delinquent Boys : The Culture of the Gang*, Glencoe, The Free Press, 1955 ; Cloward R. A., Ohlin L. E., *Delinquency and Opportunity: A Theory of Delinquent Gangs*, New York, Free Press, 1960 ; Short J. F., Strotbeck F., *Group Process and Gang Delinquency*, Chicago, The University of Chicago Press, 1965.

40. Pour une histoire des études sur les gangs aux États-Unis, voir : Hagan J., « Structural and Cultural Disinvestment and the New Ethnographies of Poverty and Crime », *Contemporary Sociology*, vol. 22, n° 3, 1993, pp. 327-332 ; Wacquant L., « Le gang comme prédateur collectif », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 101-102, mars 1994, pp. 88-100 ; Decker H. S., Pyrooz David C. (eds.), *The Handbook of Gangs*, New York, Wiley, 2015 ; Decker (2019) dans ce numéro. Il existe aussi quelques tentatives de synthèse, tel le volume publié sous la direction de Scott Cummings et Daniel J. Monti, *Gangs: The Origins and Impact of Contemporary Youth Gangs in the United States*, Albany, State University of New York

drons dans la section suivante). Comme le rappelle Scott H. Decker dans ce numéro, c'est aujourd'hui en Europe, essentiellement dans les espaces anglophones, ou en Amérique latine que se trouvent les tenants d'une recherche qui se distingue notamment par son rapport au terrain et son usage des méthodes ethnographiques.

Vivre la rue pour ethnographier les gangs

Ces dernières années, la question de l'ethnographie des gangs et de la relation d'enquête a donné lieu à un débat intense, notamment aux États-Unis, lequel a eu une certaine répercussion en France. En effet, faire de l'ethnographie auprès des bandes pose plusieurs questions méthodologiques et éthiques : celle de l'accès aux groupes, celle du partage d'un quotidien qui peut parfois être à la limite (si ce n'est carrément au cœur) de l'illégalité et/ou de la violence, celle de la relation avec les enquêtés pendant et après la recherche, celle de la restitution des données délicates et celles enfin de la position de l'enquêteur et de sa réflexivité.

David Lepoutre en fait d'ailleurs une des explications du fait que la littérature sur les gangs est relativement peu abondante en France ⁴¹ : l'ambiguïté de la position de l'ethnologue, et des résultats d'enquête confrontés à deux biais, misérabilisme ou populisme ⁴². Pour Christian Bachmann, ce dilemme affecte le travail de nombreux sociologues travaillant dans les quartiers populaires : « Les chercheurs qui étudient les cultures populaires sont soumis à un dilemme permanent : osciller entre le misérabilisme, qui met l'accent sur les relations à la culture légitime et qui disqualifie le peuple au nom de ses manques, et le populisme, qui prophétise et voit en lui les germes d'un monde nouveau [...]. La tentation est grande, pour le sociologue, de se transformer en thuriféraire d'une "culture jeune", conçue comme pôle de diffusion culturelle et de ressourcement social ⁴³ ». L'ethnographie des gangs peut ainsi prêter le flanc à la critique.

L'ethnographie des gangs face à la critique

Alors que l'ethnographie a d'une certaine manière fondé la tradition de recherche sur les gangs aux États-Unis où elle s'est particulièrement développée au sein de l'école de Chicago, elle a été l'objet de critiques acerbes au cours des années 2000 à la suite de la publication de plusieurs ouvrages qui ont fait

Press Press, 1993 ; celui de Huff R. C., *Gangs in America*, Newbury Park, Sage Publications, 1990 ; ou plus récemment, Hazen J., Rodgers D. (eds), *Global Gangs, Street Violence across the World*, University of Minnesota Press, 2014.

41. Lepoutre D., 1997, *op. cit.*

42. Grignon C., Passeron J.-C., *Le savant et le populaire, misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1991.

43. Bachmann C., « Jeunes et banlieues », in Ferréol G. (dir.), *Intégration et exclusion dans la société française contemporaine*, Presses universitaires de Lille, 1992.

polémique, notamment ceux de Sudhir Ventakesh, d'Elijah Anderson et d'Alice Goffman. En effet, la recherche sur les gangs est aussi marquée par l'attrait qu'elle suscite auprès du grand public et des médias. C'est là une situation potentiellement risquée qui peut mener à une extrême valorisation du terrain au mépris de la théorie. On tombe alors dans le sensationnalisme, ce qui a été le cas d'une partie des recherches récentes sur les gangs aux États-Unis.

Le livre de Sudhir Ventakesh, *Gang leader for a Day* (1997), est le premier à avoir provoqué une controverse dans l'espace médiatique ⁴⁴. Au terme d'une longue enquête en immersion dans une cité afro-américaine du sud de Chicago, le sociologue décrit la façon dont les gangs se sont professionnalisés, leurs organisations se sont rationalisées, leurs chefs sont devenus de véritables entrepreneurs ; au point de s'inscrire en tant que tels dans le tissu social et économique de leurs quartiers. Les interactions avec le reste de l'espace social à l'échelle locale sont très nombreuses et influent directement sur le développement du gang, en lui assurant une forme de légitimité et d'autorité dans le quartier. La polémique est quant à elle née du rôle que son auteur assume progressivement au fil de son enquête : entre ses premiers travaux, *American Project* ⁴⁵, puis *Off the Books* ⁴⁶, et *Gang leader for a Day*, Sudhir Ventakesh s'est progressivement impliqué au point d'assumer le rôle de leader de gang. Il est alors amené à prendre des mesures, notamment de rétorsion contre un des membres du gang, ouvrant ainsi la boîte noire des implications tant morales que pénales des actes du chercheur. De son côté, le livre d'Elijah Anderson, *Code of the Street* (1999), a lui aussi fait l'objet de vives polémiques. L'ouvrage, une enquête dans le quartier afro-américain de Philadelphie, a d'abord été reçu avec enthousiasme au sein du monde académique étasunien avant de faire l'objet de critiques informées. Le livre est accusé, notamment par Loïc Wacquant ⁴⁷, de s'inscrire dans une lignée d'ouvrages descriptifs des pathologies sociales des centres urbains, l'auteur cherchant à expliquer les conditions qui amènent les jeunes à commettre des agressions et des actes violents les uns contre les autres, expliqués par le « code de la rue ⁴⁸ ». Wacquant critique la binarité du livre, la distinction entre acteurs « décents » et acteurs de « la rue ». Il lui reproche aussi d'analyser le code de la rue comme une sorte de *Deus ex machina* qui fait se mouvoir les gens au risque d'oublier très largement les raisons structurelles qui fondent par exemple l'absence de l'État dans le quartier. En ce sens, il lit les travaux d'Anderson comme culturalistes, voire misérabilistes.

44. Venkatesh S., *Gang leader for a Day. A Rogue Sociologist Takes to the Streets*, Penguin Press, 2008.

45. Venkatesh S., *American Project. The Rise and Fall of a Modern Ghetto*, Harvard University Press, 2000.

46. Venkatesh S., *Off the Books. The Underground Economy of the Urban Poor*, Harvard University Press, 2006.

47. Wacquant L., « Scrutinizing the street: Poverty, Morality and the Pitfalls of Urban Ethnography », *American Journal of Sociology*, vol. 107, n°6, mai 2002, pp. 1468-1532.

48. Anderson E., *Code of the street: decency, violence, and the moral Life of the inner City*, New York, W. W. Norton & Company, 1999.

Mais c'est surtout le livre de la jeune sociologue Alice Goffman qui a fait l'objet des controverses les plus intenses. Dans son livre *On the Run* (2014), Alice Goffman raconte le quotidien d'un groupe de jeunes afro-descendants, les « 6th Street Boys », avec lesquels elle partage leur quotidien pendant une longue enquête de terrain en immersion dans un quartier pauvre de Philadelphie ⁴⁹. Le livre, après avoir connu un succès immédiat dans le milieu universitaire ⁵⁰ et auprès du grand public ⁵¹, fait l'objet d'une controverse aux multiples rebondissements tant sur la méthode de l'enquête que sur le rapport aux enquêtés et sur ses conclusions ⁵². Sociologues comme anthropologues reprochent à Alice Goffman son manque de distanciation et de réflexivité par rapport à ses enquêtés, une écriture condescendante et des résultats sociologiques peu fiables. Il reste que le débat a largement dépassé le seul cadre universitaire, alors que les journalistes s'attachent à retracer les lieux et à retrouver les protagonistes de l'enquête ⁵³, et que les juristes ou criminologues s'en mêlent, accusant la sociologue de sympathie avec les pratiques déviantes, questionnant son éthique, voire l'accusant de complicité ⁵⁴. L'exemple est de ce point de vue prototypique d'une forte tension critique dès lors qu'il s'agit d'ethnographier les gangs, allant jusqu'à remettre en cause la méthode ethnographique, quand ce n'est la sociologie elle-même ⁵⁵. Dans un contexte de marchandisation croissante de la recherche, les risques inhérents à ce type d'ethnographie sont de fortes folklorisation et individualisation des enquêtés, oubliant largement les exigences tant méthodologiques ⁵⁶ qu'éthiques qui fondent l'ethnographie en contexte violent ⁵⁷. Celles-ci sont d'autant plus problématiques qu'elles risquent de dépolitiser les recherches sur les gangs, en les réduisant à des problématiques personnelles dans un contexte de marginalisa-

49. Goffman A., *On the Run. Fugitive lives in an American City*, Chicago Press university, Chicago, 2014.

50. En 2011, elle reçoit le prix de la meilleure thèse par l'*American Sociological Association*, l'année suivante elle est nommée *assistant professor* en sociologie à l'université du Wisconsin. Elle est aussi connue pour être la fille de Erwing Goffman (décédé alors qu'elle était en bas âge).

51. Le livre est devenu en peu de temps un best-seller. Sa conférence télévisée pour TED Talks a été visionnée plus de 1 700 000 fois. https://www.ted.com/talks/alice_goffman_college_or_prison_two_destinies_one_blatant_injustice?language=en

52. On peut lire une synthèse de la controverse dans le *New York Times* : Schuessler J., « Alice Goffman's Heralded Book on Crime is Disputed », *New York Times*, 5 juin 2015.

53. Voir notamment l'article de Jesse Singal, « The Internet Accused Alice Goffman of Faking Details in Her Study of a Black Neighborhood. I Went to Philadelphia to Check », *The Cut*, 18 juin 2015.

54. Par exemple, après un premier article à charge « Ethics on the Run » dans *The New Republic*, le professeur de droit Steven Lubet, un de ses principaux opposants, va jusqu'à l'accuser dans son article de juin 2015 de tentative de meurtre avec préméditation : https://newrepublic.com/article/121958/sociologist-alice-goffman-denies-murder-conspiracy-run?utm_source=Sailthru&utm_medium=email&utm_term=TNR%20Daily%20Newsletter&utm_campaign=Daily%20Newsletter%20-%206%2F4%2F15

55. En France, la controverse est résumée dans différents articles, dont : Portilla A., « *On the Run* : l'ethnographie en cavale ? De la controverse éthique au débat sociologique », *Genèses*, 2016/1, n°102, pp. 123-139 ; Haapajarvi L., « La crédibilité de l'ethnographie en question. Bilan critique de *On the Run* d'Alice Goffman et de sa réception publique », *Sociologie*, vol. 7, n°3, 2016, pp. 301-312.

56. Bourdieu P., « Comprendre », in Bourdieu P. (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

tion. Par ailleurs, il arrive encore régulièrement que des chercheurs en sciences sociales arrivent sur le terrain et produisent des enquêtes comme si c'était la première fois que des données de terrain étaient construites et posées sur ce sujet. L'accumulation des savoirs propres aux recherches en sciences sociales semble un peu moins bien fonctionner dans ce champ thématique qui parvient ainsi plus difficilement à se constituer en sous-discipline.

En France, les interrogations récentes de chercheurs en sciences sociales concernant la loi de novembre 2015 relative aux renseignements et susceptible de toucher les enquêtes sur les milieux déviants montre que la recherche sur les gangs doit encore défendre ses principes et ses méthodes. Car, en montrant, de façon ethnographique, les réalités et les paradoxes du terrain, le chercheur contrarie la plupart des représentations dominantes sur les gangs et permet de dépasser la myopie qui domine encore bien des discours publics ou médiatique sur la jeunesse.

Pour une ethnographie des gangs en Amérique latine

Le plus souvent, les études produites sur les gangs en Amérique Latine sont le résultat indirect d'autres recherches, tant l'immersion ethnographique semble dangereuse, voire impossible. De fait, les difficultés méthodologiques de ce type de recherche sont infinies et exigent une attention particulière⁵⁸. C'est dans le but de prendre part à cette réflexion sur l'enquête de terrain que s'est tenu à Sciences po Lyon le colloque intitulé « Gangs, maras et bandits. Pour une ethnographie du phénomène en Amérique latine » en juin 2017, co-organisé avec le politiste David Garibay de l'université Lyon 2. L'intention a précisément été de réunir des chercheurs latino-américains, nord-américains et européens afin de réfléchir à la question ethnographique dans l'étude des gangs latino-américains⁵⁹. Ce dossier restitue, en grande partie, les questions

57. Il existe toute une tradition de réflexion méthodologique sur la recherche de terrain en contextes violents, tant en France qu'aux États-Unis. Voir par exemple les numéros spéciaux : Cefaï D., Amiraux V., « Les risques du métier : les engagements problématiques en sciences sociales », *Cultures & Conflits*, 47, 2002 ; « Enquêter en milieu "difficile" », *Revue française de science politique*, 2007/1, n°57, pp. 5-25.

58. Baird A., « Methodological dilemmas: Researching violent young men in Medellin, Colombia », *IDS Bulletin, Violence, Social Action and Research*, vol. 40, n°3, 2009.

59. David Garibay et moi-même remercions à cette occasion tous les chercheurs présents au colloque du 8 au 9 juin 2017 à Lyon pour avoir accepté l'invitation et pour la qualité de la discussion : Scott Decker, School of criminology and Criminal Justice, Arizona State University, USA ; Juan José Martínez d'Aubuisson, Université du Salvador, Salvador ; Adèle Blazquez, EHESS IRIS ; Thiphaine Duriez, Université de Lyon 2 ; Katherine Saunders-Hastings, Institute of the Americas, University College London, UK ; Mo Hume, Université de Glasgow, UK ; Dennis Rodgers, Institut pour le développement de Genève, Suisse ; Karen Nathalia Ceron Steevens, Université del Rosario, Colombie ; Paolo Grassi, Université de Padoue, Italie ; Martin Lamotte, EHESS. Ainsi que les discutants pour la qualité de leur travail : Laurent Gayer, Sciences po CERI ; Lilian Mathieu, Centre Max Weber CNRS ; Fabrice Andréani, Université de Lyon 2, Triangle ; Antoinette Kuijlaars, Université de Lyon 2, centre Max Weber ; Jean Solchany, Sciences po Lyon, LAHRA.

débattues dans ce cadre, les auteurs ayant participé à cette rencontre. Il en a résulté que de vraies ethnographies existent en Amérique latine et qu'elles représentent la majeure partie de ce qui est désormais connu sur les gangs latino-américains.

Malgré l'ampleur des controverses, il reste que l'ethnographie est une méthode de recherche féconde pour l'étude des gangs, paradoxalement alors même qu'elle semble difficile, voire inaccessible du fait des risques qu'encourt le chercheur. Elle se distingue des méthodes d'analyse de données de seconde main, notamment privilégiées par la criminologie qui préfère travailler sur des données produites tant par la police que par les institutions judiciaires. De même, les seuls entretiens, même répétés et approfondis, peuvent ne pas s'avérer suffisants notamment en termes de prise de distance par rapport aux perceptions autochtones. L'ethnographie permet d'éviter ce genre d'écueils. Le chercheur peut alors passer du temps avec ses enquêtés, écouter de la musique, partager des goûts, fumer, ou juste attendre dans la rue, pendant des heures à ne rien faire ou presque. Car comme le rappelle Dennis Rodgers dans ce numéro : « J'ai pu effectuer de l'observation participante au sein du groupe, passant énormément de temps à traîner dans les rues du quartier, fumant, buvant, et vannant avec les autres membres du gang ⁶⁰ ». La rue est tout d'abord un lieu de rencontres, mais c'est aussi là que se produisent les activités du gang. Certaines inoffensives comme l'attente. Puis, le vol, les menaces, la consommation de drogue, le tout formant un ensemble de pratiques qui n'est valable que pour un groupe, dans un territoire et à un moment donné.

Pour répondre à la variété des situations et à la prise de risque tant physique qu'éthique, un enjeu est fondamental pour le chercheur s'attelant à l'ethnographie des gangs : sa propre distanciation. Comme Dennis Rodgers invite à le faire, le chercheur se doit d'engager un travail qui exige familiarisation et distanciation, tout en gardant un regard critique sur son propre travail. Arrivé jeune doctorant à Managua pour étudier le sandinisme dans les quartiers populaires, Rodgers est progressivement amené, initialement comme stratégie de survie dans le *barrio*, à intégrer une *pandilla* ⁶¹. Cette expérience de *Chele pandillero* [gangster blond] sera le point de départ de son travail de recherche, sa thèse *Vivre à l'ombre de la mort* ⁶² relatant ses années d'immersion dans la vie du gang.

60. Dennis Rodgers, 2019, dans ce numéro.

61. Dennis Rodgers raconte en détails son entrée sur le terrain dans un article méthodologique : Rodgers D., « Joining the gang and becoming a broder: The violence of ethnography in contemporary Nicaragua », *Bulletin of Latin American Research*, vol. 27, n°4, 2007, pp. 444-461 ; voir aussi son article dans ce numéro.

62. Rodgers D., *Living in the Shadow of Death: Violence, Pandillas and Social Disintegration in Contemporary Urban Nicaragua*, thèse de doctorat, département d'anthropologie sociale, Université de Cambridge, 2000.

Les chercheurs dont les travaux sont réunis dans ce numéro partagent avec Dennis Rodgers une expérience en immersion de longue durée dans leurs terrains respectifs et un travail réflexif sur celui-ci. L'anthropologue Paolo Grassi est arrivé à Guatemala-ville un peu par hasard : en 2008, il rejoint pendant trois mois un projet de coopération internationale destiné aux enfants et aux adolescents voisins de la décharge municipale et découvre le phénomène des *maras*. Il s'installe finalement à Guatemala-ville en 2011 et commence une enquête de longue durée. Il rencontre ses interlocuteurs progressivement, de proche en proche, ex-membres de *maras*, travailleurs sociaux, chercheurs, etc. et vit la vie du *barrio* par le biais d'une association locale. Dans son travail réflexif, il décrit les limites de la recherche dans un contexte violent, l'ambivalence des relations avec certains enquêtés, les mises à l'épreuve et l'apprentissage – parfois cruel – des règles du *barrio* ⁶³. C'est aussi à Guatemala-ville que Katherine Saunders-Hastings a fait son enquête de terrain. L'interconnaissance, le soutien d'intermédiaires, devenus des amis, lui a facilité le contact avec d'anciens membres de gangs et certains membres actifs, rencontrés en prison. Elle relate le parcours de plusieurs générations d'anciens *mareros*, hommes et femmes, qui partagent une expérience du quartier, et de ses évolutions. C'est ainsi, au terme d'une longue familiarisation, qu'elle décèle les transformations à l'œuvre dans la relation du gang avec son *barrio*, face à l'émergence progressive des pratiques d'extorsion. Toujours en Amérique centrale, mais au Salvador cette fois, Juan José Martínez d'Aubuisson commence son travail de terrain dès sa maîtrise en anthropologie à l'université du Salvador alors qu'il décide d'enquêter sur des jeunes membres de la MS 13 d'un quartier voisin du sien. Progressivement, il installe avec ces jeunes une relation de proximité, au point de partager leur quotidien pendant une année, expérience qu'il retrace dans son livre *Ver, oír y callar. Un año con la Mara Salvatrucha 13* ⁶⁴. Enfin, l'enquête de terrain de Martin Lamotte se distingue par sa dimension transnationale et son ancrage multi-site. S'il rencontre un peu par hasard Bebo – membre du gang Los Ñetas – dans une association de quartier du Bronx, c'est après une longue fréquentation de son groupe à New York et suite à une familiarité progressivement transformée en amitié, que Martin Lamotte pourra être introduit auprès du président de la section de Barcelone avec lequel il cohabitera, avant de se rendre selon le même principe de l'effet boule de neige à Guayaquil (Équateur) et, enfin, à Porto Rico.

À l'instar des auteurs de ce dossier, l'ethnographe des gangs se doit d'avoir une réflexion distanciée sur sa pratique et son rapport aux enquêtés. Il est en effet immergé dans un terrain qui induit, comme le rappelle Dennis Rodgers,

63. La description de sa méthode ethnographique en contexte violent est détaillée dans l'ouvrage issu de sa thèse : Grassi P., *Terreur à Guatemala-ville. Conflits territoriaux, violence et gangs*, L'Harmattan, Paris, 2018.

64. Martínez d'Aubuisson J. J., *Ver, oír y callar. Un año con la Mara Salvatrucha 13*, San Salvador, Pepitas de Calabazas, Logroño, 2015.

du *in situ* mais aussi le plus souvent du *in actu*. Dans ce cas, il devient difficile de faire des ethnographies de courte durée, tant les enjeux éthiques et méthodologiques engagent une vraie familiarité au terrain. De plus en plus, les exemples d'enquêtes longitudinales, telle que celle de Martín Sánchez-Jankowski ⁶⁵, ou dans ce numéro de Dennis Rodgers, montrent les effets positifs d'une connaissance ancienne des terrains et des enquêtés. Autant dire l'importance de penser l'ethnographie pour mieux la défendre.

Ainsi, de plus en plus de chercheurs tentent non seulement l'expérience, au point de devenir eux-mêmes provisoirement membres de gangs, mais s'interrogent sur les méthodes à employer ⁶⁶ et cherchent à apporter du savoir là où le plus souvent s'imposent les spéculations et les fantasmes. Il existe de fait peu de données fiables sur les gangs en Amérique latine. Les données officielles sont souvent questionnées, car les institutions manquent de moyens et les données produites font l'objet de divers types de manipulation politique. Ces difficultés donnent à l'ethnographie un rôle d'autant plus central. Non seulement utile, celle-ci peut s'avérer aussi être la seule forme de recherche fiable dans de nombreux contextes latino-américains. L'exemple centraméricain est de ce point de vue emblématique : les données officielles peu crédibles ne peuvent donner lieu à aucune analyse systématique, seule la méthode ethnographique a permis l'émergence de travaux sérieux sur les gangs centraméricains. C'est par des analyses à l'échelle micro, fondées empiriquement, que se constitue la plus grande part de la connaissance sur les gangs ⁶⁷. C'est donc à une sociologie de la rue qu'appelle ce dossier. Comme le dit un membre des Black Kings : il s'agit de « comprendre comment les gens vivent dans la rue ».

Les gangs sont des entités dynamiques, qui peuvent être étudiés avec les critères d'analyse utilisés pour d'autres types d'organisations ⁶⁸. Ils peuvent être étudiés en soi, et en relation avec le contexte dans lequel ils évoluent, car à aucun moment les membres du gang ne cessent complètement d'appartenir aussi à l'environnement social dans lequel ils évoluent.

65. Sánchez-Jankowski, *op. cit.*

66. Aldridge J., Medina J., Ralphs R., « Dangers and problems of doing 'gang' research in the UK », in van Gemert F., Peterson D., Lien I.-L. (eds.), *Street Gangs, Migration and Ethnicity*, Routledge, 2013 ; Baird A., 2009, art. cit.

67. Comme le reconnaissent y compris des chercheurs qui ne se consacrent pas à la recherche ethnographique : Huhn S., Oettler A., Peetz P., *Construyendo inseguridades: aproximaciones a la violencia en centroamérica desde el análisis del discurso*, GIGA Working Paper, n°34, German Institute of Global and Area Studies, Hamburg, 2006. Pour une discussion méthodologique de ce propos : Rodgers D., Jones G., « Researching Youth and Violence in Central America: Participatory Methodology », *Bulletin of Latin American Research*, vol. 26, n°4, 2007.

68. Comme le préconise Sanchez-Jankowski M., *Islands in the Street: Gangs in Urban American Society*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1991.

Dans le gang

Les gangs latino-américains émergent et se développent dans un contexte fortement urbain ⁶⁹. La ville, la mégapole latino-américaine et sa croissance urbaine incontrôlée, ses espaces restreints surpeuplés où couvent les conflits de toutes espèces, est l'espace privilégié où ils évoluent ⁷⁰. La métropole latino-américaine est en effet connue de nos jours pour contenir les espaces parmi les plus marginalisés et les plus violents de la planète. Ainsi, parmi les cinquante grandes villes les plus violentes au monde, une quarantaine seraient latino-américaines, pour n'en citer que quelques-unes parmi les plus célèbres : Caracas, Rio de Janeiro, Sao Paulo, Mexico, Buenos Aires, Lima... Au cœur des mégapoles, les gangs se déploient au creux des interstices urbains, dans les fissures de l'organisation sociale qui les entoure sans les absorber.

« No two gangs are just alike » *ou ce que l'on sait déjà sur les gangs latino-américains*

L'hétérogénéité des gangs est une donnée de départ des études en Amérique Latine. Pour paraphraser Thrasher, « il n'y pas deux gangs qui se ressemblent ». La diversité des appellations, *comando* au Brésil, *maras* au Salvador, *pandillas* au Nicaragua, *banda* au Mexique et en Colombie, mais aussi en Colombie *parche* ou *gallada*, *naciones* en Équateur, *chapulines* au Costa Rica, donne une idée de l'ampleur et de la diversité du phénomène dans le sous-continent. En Amérique centrale, on trouve principalement deux grandes distinctions entre ceux que l'on nomme *maras* et ceux que l'on désigne plutôt par le terme de *pandilla* : les premiers sont un phénomène aux racines transnationales – né de la déportation de jeunes centraméricains prisonniers aux États-Unis et renvoyés dans leurs pays d'origine –, les seconds sont un phénomène local et ancien en Amérique centrale – comme ailleurs dans le sous-continent –, héritiers des bandes juvéniles, encore nombreuses en Amérique centrale par exemple au Nicaragua ⁷¹, et répondent plutôt à la description de ce que l'on nommerait en France « bandes de jeunes ». Il y aurait

69. Jones G., Rodgers D., « Gangs, Guns and the City: Urban Policy in Dangerous Places », in *The City in Urban Poverty*, EADI Global Development Series, Palgrave Macmillan, Londres, 2015.

70. Cette relation entre gangs et villes est déjà soulignée par Thrasher (1927), puis par les chercheurs de l'école de Chicago spécialisés dans l'étude des gangs comme Clifford Shaw et Henry McKay (1942) ou encore William Foote Whyte (1943). Elle sera souvent rappelée ultérieurement par les chercheurs spécialistes qui soulignent notamment, avec différents angles d'analyse, les conditions favorables à l'émergence potentielle des gangs : croissance urbaine désorganisée, concentration démographique, marginalisation des quartiers, importante présence de jeunes, forte concurrence sur les faibles ressources. Voir notamment les travaux de Martin Sanchez-Jankowski, 1991, *op. cit.*

71. Rodgers D., « Living in the shadow of death: gangs, violence and social order in urban Nicaragua, 1996–2002 », *Journal of Latin American Studies*, vol. 38, n° 2, 2006, pp. 267–292 ; Rocha J. L., « Un debate con muchas voces: pandillas y Estado en Nicaragua », *Temas*, n°64, octobre-décembre 2010, pp. 29–37.

donc des gangs, sous forme de *pandillas*, dans toute l'Amérique latine et ce depuis le XIX^e siècle, groupes qui se sont développés et transformés au cours de différentes périodes de l'histoire latino-américaine. La longue durée montre que loin d'être un épiphénomène, les gangs sont plutôt des structures récurrentes qui apparaissent dans l'histoire des grandes villes dans les moments et dans les lieux où la pression urbaine et démographique, le chômage, la misère et la fracture avec le reste de la société nationale sont les plus présents. Ils peuvent en outre se maintenir au-delà de leur classe d'âge, les nouvelles recrues assurant sur la durée la conformation du groupe de jeunes.

La très forte médiatisation qu'ont connu certains gangs latino-américains, et en tout premier lieu les *maras* centraméricaines, a dans un premier temps invisibilisé les travaux en sciences sociales qui leur étaient consacrés et produit une image caricaturale du gang et de son usage de la violence. Des recherches ont pourtant commencé à se développer avec une certaine ampleur dès les années 1980, et surtout dans les années 2000, avec la multiplication des travaux produits par des chercheurs latino-américains issus des contextes nationaux étudiés. Ces études ont permis de faire le point sur la recherche sur les gangs en sortant des images stéréotypées diffusées massivement par les médias et en déconstruisant quelques *a priori* durables.

Tout d'abord, les gangs en Amérique latine ne sont pas de simples imitations, en plus violents, des gangs étasuniens. Ils ont une histoire ancienne, et seule une partie extrêmement minoritaire – les *maras* en sont l'exemple prototypique –, possède des racines transnationales nord-américaines.

Ensuite, les gangs latino-américains ne sont pas tous hyper violents. Différents *a priori* circulent concernant la violence des membres de gangs, renforçant l'idée selon laquelle ces derniers sont intrinsèquement violents et logiquement portés vers le crime organisé (trafic de drogue, de migrants, enlèvements ou crime organisé transnational). Encore une fois, l'usage extrême de la violence par les *maras* ne caractérise pas le quotidien de l'ensemble des gangs du sous-continent, une grande partie d'entre eux exerçant une activité violente de plus faible intensité. La violence – si elle est effectivement bien présente – est plus exceptionnelle dans le cadre de la *pandilla* que quotidienne. De nombreuses études montrent que la majeure partie des actes violents est le fait d'une action individuelle du membre d'un gang plutôt qu'une action collective concertée.

De même, tous les membres de gangs ne sont pas des jeunes hommes issus de familles « à problème », relevant du « devenir orphelin », pauvres et déscolarisés. Il y a d'abord beaucoup de femmes dans les gangs, et de plus en plus. Ensuite, les raisons de l'entrée dans le gang ne dépendent pas des seules conditions d'un devenir orphelin ou d'une situation sociale inextricable – la majeure

partie des jeunes de ces mêmes quartiers n'entrant pas dans le gang – mais plutôt de l'attraction que le gang exerce sur nombre de jeunes, hommes et femmes.

Enfin, tous les membres de gangs ne sont pas des trafiquants de drogue. Un signe courant de cette interconnexion obligée des groupes violents serait le lien habituellement établi entre *maras* et cartels de la drogue. Il serait notamment entendu que les transformations du marché de la drogue, avec une centralisation des réseaux de commercialisation sur les cartels mexicains, ont au cours de la dernière décennie fait de l'espace centraméricain un passage obligé du trafic de la drogue vers les États-Unis, avec une professionnalisation croissante des membres des *maras* qui interviennent désormais dans un marché de beaucoup plus grande ampleur. Or, il n'existe pas d'équivalence absolue entre gang et cartel. Ces deux réalités peuvent évidemment se rencontrer, mais un gang peut tout autant développer ses activités (extorsion, vols, petite délinquance, etc.) en dehors du trafic de stupéfiants, renforçant ainsi l'idée de l'hétérogénéité intrinsèque des gangs et du développement d'activités majoritairement localisées ne résultant en ce sens pas d'une organisation collective d'ampleur. La relation entre *maras* et crime organisé est ainsi supposée plutôt que démontrée, ou suffisamment opaque et complexe pour changer de manière significative selon les contextes ⁷². Au Mexique, où la relation entre *pandillas* et cartels semble établie, Nathan Jones montre par exemple que bien que certaines *pandillas* aient des membres en commun avec les cartels, la plupart des membres des *pandillas* n'ont pas de connexions transnationales ni de liens significatifs avec le trafic de drogues ⁷³. Du moins était-ce le cas pour la majorité des membres de gangs latino-américains avant le tournant des années 2000, date à partir de laquelle les voies d'accès au trafic de stupéfiants se sont multipliées dans la région centraméricaine et mexicaine et avec elles l'apparition d'opportunités économiques nouvelles. Il en résulte que les gangs ne sont pas des entités fixes, ni même des épiphénomènes ⁷⁴. Comme le rappelle John Hagedorn, les gangs sont des entités en mouvement, « le gang d'aujourd'hui peut devenir un cartel de drogue demain, puis se transformer en milice ethnique ou en comité de vigilance le jour suivant ⁷⁵ ».

Mais alors que sont véritablement ces gangs ? Que sont au juste les *maras*, ces gangsters sur-tatoués et hyper violents nés dans les rues de Los

72. Baird A., Rodgers D., « Understanding gangs in contemporary Latin America », in Decker S., Pyrooz D. C. (eds.), *The Handbook of Gangs*, New York, Wiley, 2015.

73. Jones N. P., « Understanding and Addressing Youth in "Gangs" in Mexico », Washington, Woodrow Wilson International Center for Scholars, Working Paper Series on Civic Engagement and Public Security in Mexico, 2013.

74. Thrasher F., 1927, *op. cit.*

75. Hagedorn J. M., *A World of Gangs: Armed Young Men and Gangsta Culture*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008, p. xxv. Texte original : « Today's youth gang might become a drug posse tomorrow, even transform into an ethnic militia or a vigilante group the next day ».

Angeles ⁷⁶ ? Fondée par des immigrants mexicains dans les années 1960, le gang La Eme, ou « Sureños ⁷⁷ », se développe à la fin des années 1970 et au début des années 1980. Dans la deuxième moitié des années 1980, la Mara Salvatrucha ou MS 13 est fondée à Los Angeles (quartier Pico) par une bande d'adolescents salvadoriens, réfugiés arrivés dans les années 1970. Ils s'appelaient alors MSS (Mara Salvatrucha Stoner) en référence au rock métal et ne s'associèrent finalement aux Sureños qu'après avoir été incarcérés et en contact avec les membres de La Eme. Le gang Barrio 18 a quant à lui été fondé bien plus tôt, dès les années 1950, par un groupe de Mexicains ouverts à l'intégration de jeunes d'autres origines. De nombreux Salvadoriens du quartier Rampart intègrent plutôt ce groupe ⁷⁸. Les deux gangs deviennent bandes ennemies dans les rues de Los Angeles à la fin des années 1980 ⁷⁹. Leur conflit est connu pour être une « lutte à mort », où l'anéantissement de l'autre est un axe directeur de l'union et produit l'intensité du sentiment d'appartenance. En 1996, à la suite de la réforme des lois sur l'immigration illégale et la responsabilité migratoire, le congrès américain approuve la déportation de tout citoyen non étasunien condamné à plus d'un an de prison. C'est ainsi que près de 50 000 prisonniers – dont de nombreux membres des *maras* – et 160 000 migrants sans papiers sont déportés dans la décennie suivante, en majorité au Salvador, au Guatemala et au Honduras ⁸⁰. Ces trois pays constituent aujourd'hui le fameux « Triangle du nord », un des espaces hors conflits armés les plus violents au monde.

Si les *maras* sont dans les années 1990 devenues un phénomène transnational ⁸¹, du fait de la déportation d'un grand nombre de prisonniers depuis les États-Unis vers leurs pays d'origine, il reste que celui-ci doit être analysé localement, tant le contexte national et les rapports de force politiques, institutionnels et sociaux ont joué dans la conformation de ce que sont aujourd'hui les *maras*. Comme le rappelle Juan José Martínez d'Aubuisson, le processus d'hybridation qui fait suite à l'arrivée des déportés mêle valeurs, règles et normes de la culture *chicana* californienne avec des éléments propres au contexte salvadorien, donnant naissance à une toute autre identité *mara*. Au Salvador où les *maras* ont pris une ampleur considérable à la fin des années 1990, il existait bien avant les accords de paix de 1992 des *pandillas*. Leur ori-

76. Hayden T., *StreetWars. Gangs and the Future of violence*, New York, The New Press, 2004 ; J.-D. Vigil, *A Rainbow of Gangs. Street Cultures in the mega-City*, Austin, university of Texas Press, 2002.

77. Martínez J. J., Amaya L. E., *Sureños en « Sureños en El Salvador: un acercamiento a las pandillas de deportados »*, San Salvador, Septiembre 2014, pp. 7-53.

78. Martínez d'Aubuisson J. J., « La violencia pandilleril: más allá de la muerte », *Identidades*, n°9, juillet-décembre 2015.

79. Savenjie W., *Maras y Barras en Centroamerica: pandillas y violencia juvenil en los Barrios de Centromaerica*, San Salvador, FLACSO, 2009.

80. Pour un condensé de l'histoire des *maras* en Amérique centrale, voir : Martínez d'Aubuisson J. J., 2015, art. cit.

81. Ward T., *Gangster without Borders: An Ethnography of a Salvadorean Street Gang*, London, Oxford University Press, 2012.

gine remonte aux années 1940 et 1950. Elles répondaient au nom de La Chancleta, La Máquina, La Gallo, La Morazán et La Mao Mao ⁸². La déportation des membres de gangs des États-Unis a profondément modifié la dynamique des *pandillas* locales salvadoriennes : elle a transposé la « culture *pandillera* » étasunienne – bénéficiant de l’aura californienne – dans un espace local, bien moins formalisé institutionnellement, sortant d’une guerre civile longue de douze années qui avait mis le pays à genoux ⁸³ et laissé un grand nombre d’hommes armés (anciens guérilleros, militaires, paramilitaires) sans activité et d’armes en circulation. Sur ce terreau salvadorien très particulier se reforment et se développent les *maras* ⁸⁴ ; elles ne cesseront d’évoluer et de se transformer en réponse à des facteurs et conditions domestiques. Actuellement, les membres de *maras* ne sont plus majoritairement les déportés d’hier ⁸⁵. En outre, la caractéristique très locale de conformation de leurs groupes de quartier, les cliques, affiliés à la *mara* (à l’une ou l’autre) a elle aussi subi des changements, les années 2000 marquant la structuration des *maras* à l’échelle nationale en réponse aux politiques sécuritaires de l’État salvadorien (Martinez d’Aubuisson, dans ce numéro).

L’attraction du gang

La question de l’engagement dans les gangs, bandes, *pandillas* et *maras* est une question récurrente des travaux spécialisés. Ici encore, l’analyse en sciences sociales montre que les causes dites structurales de l’entrée dans une bande ne sont pas forcément toujours suffisantes pour la compréhension du phénomène. Ainsi, la pauvreté, le manque d’éducation, la fragmentation familiale ou encore les abus domestiques sont généralement présentés comme les éléments déterminants de l’entrée dans une bande. Or, des travaux empiriques montrent que certains facteurs peuvent être plus déterminants encore, ainsi la religion et notamment la conversion évangélique qui serait le principal facteur de non entrée dans le gang ⁸⁶. En outre, même dans les quartiers où les gangs sont le plus fortement implantés, seule une infime partie de la population

82. Savenije W., « Les “Maras” ou la transnationalisation des *pandillas* en Amérique centrale », *Problèmes d’Amérique latine*, n°75, 2010/1, pp. 111-135.

83. Garibay D., « Quand la paix se construit sur l’oubli des démobilisés : anciens guérilleros et anciens soldats dans la société salvadorienne de l’après-guerre », *Revue internationale des sciences sociales*, 2006/3, n° 189, p. 501-512.

84. Au début des années 2010, de nombreux auteurs parlent d’environ 200 000 membres de *maras* à l’échelle régionale, voir : Martinez d’Aubuisson J. J., 2015, art. cit. Ces chiffres sont sujets à discussion, le PNUD par exemple en comptabilisant plutôt 60 000 membres actifs dans toute l’Amérique centrale (PNUD, *Informe para el desarrollo 2010*, San Salvador, PNUD, 2010, pp. 106-112), tandis que la police nationale salvadorienne parle de son côté de 10 000 *mareros* au Salvador. La difficulté à s’accorder sur un nombre dépend en grande partie de la définition donnée à la catégorie de « *pandillero* » et se trouve donc déterminée par l’amplitude de l’appartenance, que l’on comptabilise ou non par exemple les simples collaborateurs ou collaborateurs occasionnels.

85. Demoscopia S.À., *Maras y pandillas. Comunidad y policía en Centroamérica*, Guatemala, ASDI, BCIE, 2007.

86. Baird A., Rodgers D., 2015, art. cit.

jeune s'engage dans leurs rangs, relativisant ainsi les analyses axées sur le seul contexte de pauvreté et de fragmentation sociale. De fait, des études sur les jeunes de quartiers qui ne sont pas devenus des membres de gangs peuvent aussi constituer une source féconde d'informations, à l'instar de l'étude faite en Colombie par Adam Baird ⁸⁷. Dans ce numéro, l'anthropologue Paolo Grassi analyse à son tour le parcours de deux jeunes, Teresa et Paulo, sur le point d'entrer dans la *mara* – proches du gang, ils n'en sont pas membres –, qui décident finalement de s'en éloigner. Il montre ainsi comment certaines expériences peuvent détourner de l'entrée dans le gang. Dans le cas de ces deux jeunes, c'est une expérience traumatique violente, qui fonde la distanciation au gang. Malgré la très forte attraction que le gang exerce sur eux, Paulo préfère s'en éloigner, tandis que Teresa opte pour la voie religieuse et rejoint une église évangélique. Ainsi, d'autres dispositifs de captation et d'encadrement des jeunes, essentiellement les églises évangéliques et dans une moindre mesure les programmes de réinsertion des anciens membres de gangs, peuvent dans certaines situations jouer un rôle effectif de détournement du gang.

L'entrée dans le gang se fait généralement par un processus de sélection et un rite d'intronisation, souvent un passage à tabac collectif, « *el brinco* » chez les *maras*, au cours duquel l'impétrant doit faire preuve de sa capacité de résistance et de courage physique. Les jeunes recrues (la moyenne d'âge se situant entre 12 et 25 ans ⁸⁸) sont soumises à un rite d'entrée d'une grande violence : en aucun cas, il ne doit être perçu comme un poids pour l'ensemble des autres membres. Ce passage à tabac peut en outre servir à discipliner les troupes. L'entrée effective dans le gang est finalement le résultat d'une négociation entre l'impétrant et le gang. Quoi qu'il en soit, le recrutement est bien plus le résultat d'un processus de séduction et de sélection réussi que l'effet direct d'une situation de désespérance familiale ou de marginalisation absolue au sein du quartier. Comme le souligne Martin Sanchez-Jankowski (1991), c'est l'avantage à participer et l'attraction qu'il exerce sur l'impétrant qui sont les principaux vecteurs de l'entrée dans le gang.

87. Baird A., "Negociating Pathways to Manhood: Rejecting Gangs and Violence in Medellín's Periphery", *Journal of Conflictology*, vol. 3, n° 1, pp. 30-41.

88. Les données statistiques sont peu fiables en Amérique latine. Ce sont donc souvent des études indépendantes qui permettent d'avoir des données quantitatives. Par exemple, en 2004, l'ONG brésilienne *Observatorio de Favelas* (www.observatoriodefavelas.org.br) faisait une étude dans 34 *favelas* de Rio de Janeiro, avec des entretiens auprès de 230 individus membres de gangs, et constatait que les jeunes membres se situaient dans une moyenne d'âge comprise entre 11 et 24 ans. Deux ans après cette étude, 20 % des personnes interrogées étaient décédées. De Souza J., Willadino R., Nascimento R., Rodrigues F., Lannes F., *Rotas de Fuga. Trajetórias de jovens na rede social do tráfico de drogas*, Observatorio de Favelas, Rio de Janeiro, 2006.

Le gang, un monde à part

Parfois nommé « famille », le gang est pour ses membres un espace à part dans lequel ils se reconnaissent et sont reconnus. Un espace de légitimité loin des institutions qui ont généralement rejeté le jeune (école, travail, etc.). Ces jeunes y trouvent leur place et un monde à petite échelle dont ils connaissent le fonctionnement et acceptent les règles. De fait, le gang est une structure fortement hiérarchisée et organisée autour de règles spécifiques.

Tous les gangs ne s'organisent pas de la même façon, certaines structures sont plus souples que d'autres, certaines peuvent faire partie d'un ensemble plus vaste tels les *clikas* (cliques) des *maras*, alors que d'autres sont indépendants de toute autre organisation. De ce fait, les formes de pouvoir interne varient beaucoup en fonction des groupes. Certains utilisent un code interne, voire des règles écrites tel le *Liderato* des Ñetas (Lamotte, dans ce numéro), d'autres maintiennent la structuration interne sur la base d'un affrontement avec des groupes ennemis, telles les *maras*. Quoi qu'il en soit, le pouvoir est régulièrement rediscuté et renégocié, les rapports de force changeant en fonction d'équilibres internes modifiés à différentes occasions (nouvelles recrues, décès, etc.) ; il est aussi fortement dépendant des conditions externes, des groupes alliés ou ennemis, ou encore des réactions à des politiques sécuritaires.

A l'intérieur du gang, tout le monde n'a pas le même rôle, ni l'accès aux mêmes informations, des cercles d'initiés sont plus ou moins proches du centre du pouvoir. Les nouveaux impétrants peuvent ainsi être mis à l'épreuve pendant des périodes relativement longues, jusqu'à une année, subissant des rites d'initiation plus ou moins éprouvants, et qui se distinguent encore en fonction du genre ; les filles vivant une marginalisation dans le groupe qui peut rester fortement marquée bien après l'intégration au gang. Car chaque membre se doit d'apprendre les règles et hiérarchies internes à son gang et celles-ci sont plus ou moins accessibles. De plus en plus, ces périodes d'essai se rallongent tandis que se compliquent les apprentissages nécessaires à l'intégration dans le gang. Juan José Martínez d'Aubuisson montre en détail comment le pouvoir est un des enjeux centraux des *maras* qui utilisent la violence non seulement dans le cadre de rites d'initiation ou d'activités illicites mais aussi pour modifier ou au contraire maintenir des positions de pouvoir en interne. Le contrôle de la violence devient un axe fondamental de la mobilité et des mécanismes d'ascension au sein des gangs par l'« accumulation de respect ⁸⁹ ». Ainsi, la violence est non seulement un *modus vivendi*, mais aussi un *modus operandi*, car elle se positionne en enjeu des mécanismes de mobilité au sein des gangs. Il ne s'agit pas seulement de gagner le respect des autres mais aussi de maintenir le climat de représailles, dont les premières victimes sont les lea-

89. Martínez d'Aubuisson J. J., 2015, art. cit.

ders de cliques eux-mêmes, qui fonde une importante dynamique de rotation des hiérarchies internes. Ainsi, tout membre peut imaginer accéder au pouvoir un jour. De sorte que chaque action violente produit une réaction violente en retour, générant un système de lutte réciproque extrêmement dense.

Reste que la violence, bien que centrale, n'est pas une condition suffisante de l'accès au pouvoir à l'intérieur du gang. Certains *mareros* qui se sont pourtant distingués par leur cruauté ne deviennent jamais chefs de cliques. De fait, les positions de pouvoir conduisent généralement à un éloignement des pratiques violentes et à la mise en œuvre d'activités de gestion du groupe, d'une logistique des rétributions tant internes (membres) qu'externes (prisonniers, familles, informateurs, etc.), et de maintien du système de représailles réciproques. Au sein des Ñetas, Martin Lamotte (dans ce numéro) décrit comment l'exercice du pouvoir fait l'objet d'une attention particulière des leaders qui, à différentes échelles de pouvoir et depuis différents espaces de contrôle (*líder máximo* depuis la prison, chefs de sections depuis leurs villes d'implantation, etc.), peuvent activer des systèmes divers de rétribution ou de sanction.

Le corps gangster et l'éthos masculin

Appartenir au gang, c'est visiblement se distinguer par son apparence. Il revient au membre de montrer qu'il est gangster, *pandillero* ou *marero*. Être unique, visible, reconnaissable en tant que tel, éventuellement afin de faire peur à l'ennemi. Il convient de porter des vêtements hip hop coûteux, des bijoux, de préférence en or. Il s'agit de se distinguer par son style vestimentaire et une esthétique corporelle qui s'hérite et éventuellement se transmet d'une génération à l'autre. Ainsi, dès les années 1930, avec leurs costumes aux couleurs criardes et un chapeau orné d'une plume, l'élégance anticonformiste des *pachucos* devient un style vestimentaire pour les générations de Mexicains qui rejoignent les gangs au cours des décennies suivantes⁹⁰. Les anciens membres de la Mara Salvatrucha Stoner (MSS) s'inspirent du monde du heavy metal : cheveux longs, T-shirts de Iron Maiden ou Metallica, jeans troués et baskets All stars⁹¹. Probablement plus répandu, le style hip hop s'impose par la suite aussi bien dans les *maras* que dans d'autres *pandillas* d'Amérique latine ; avec lui se développent les tatouages. Groupes de pairs, les *mareros* sont de très jeunes hommes fort visibles dans les rues de San Salvador ou Guatemala-ville du fait de leurs tatouages. Cette marque corporelle d'affichage est bien connue, même si moins pratiquée afin d'éviter les politiques d'emprisonnement « au faciès ». Le tatouage marque l'appartenance au groupe et lie l'individu au collectif, symbolisant l'entrée dans la *mara* comme un acte sans retour. Les jeunes femmes membres de gangs développent quant à elles

90. Vigil J.-D., *From indians to chicanos. The dynamics of mexican-american culture*, Prospect Heights, Waveland Press, 1998.

91. Savenjie W., 2010, art. cit.

toute une gamme d'appareils qui marquent l'appartenance au groupe (couleur des vêtements, coiffure, maquillage, tatouages) autant qu'elles servent de distinction ⁹².

Mais outre le corps et son apparence, c'est surtout le genre qui marque les corps des membres de gangs. Même si les femmes sont minoritaires dans les gangs, leur présence est observée dans de nombreux groupes, notamment dans les *pandillas* du Guatemala, Nicaragua ou Mexique ⁹³. Dans le cas particulier des *maras*, il est considéré que près de 40 % de *mareros* sont en fait des *mareras*, des jeunes femmes ⁹⁴. Rarement à des postes de commandement, les jeunes femmes participent activement à la vie du gang, ce qui contredit une idée reçue selon laquelle le gang est seulement « un truc d'hommes ». Une des fonctions classiques des membres féminins est celle de « *limpiar* » [« laver »] les hommes, c'est-à-dire porter les armes ou la drogue de façon à ce que la police ne puisse les capturer. Elles occupent en outre des fonctions de soins, des fonctions sexuelles, mais peuvent aussi participer aux activités économiques, sociales, voire violentes, telles les rixes entre bandes. À l'instar des hommes, elles doivent subir un rite d'initiation d'entrée, faisant souvent l'objet de violences et d'abus sexuels. La violence de ces rites de passage et l'importance de la dimension sexuée du rituel marquent une organisation des rapports de genre très spécifique, où le machisme est prégnant et où les mécanismes de reproduction de la masculinité sont puissants. Comme le souligne Adam Baird à propos du cas colombien ⁹⁵, la figure masculine domine l'espace concret et symbolique des gangs, qui projettent hors d'eux un imaginaire de la puissance masculine, où le leader d'un gang apparaît comme le symbole d'un modèle hégémonique de succès masculin réunissant tout à la fois pouvoir, respect, argent, armes et accès aux femmes.

De ce fait, les membres féminins de gang doivent s'adapter à cet *ethos* masculin et supporter le poids de la domination masculine qui s'exerce sur leurs corps. Certaines optent, en opposition à ces règles implicites, pour la création de bandes féminines. D'après Karen Ceron Steevens, les gangs de femmes sont en augmentation notable dans certaines régions de Colombie ⁹⁶, notamment à Bucaramanga dans la région de Santander. Ces groupes d'adolescentes se

92. Mendoza-Denton N., *Homegirls. Language and Cultural Practice among Latina Youth Gangs*, Blackwell Publishing, 2008.

93. L'intérêt accordé aux gangs de femmes s'est affirmé au cours des dernières années dans le sillage de la monographie pionnière d'Anne Campbell : Campbell A., *Girls in the Gang*, Oxford, New York, Basil Blackwell, 1991 (2^e édition). Voir notamment à propos des gangs latinos : Moore J. W., *Going Down to the Barrio*, Philadelphia, Temple University Press, 1991 ; Harris M. G. (ed.), *Cholas : Latino Girls and Gangs*, New-York, AMS Press, 1988.

94. Ces pourcentages dépendent évidemment de la manière de construire les appartenances au gang. Ici, il s'agit d'une appartenance large.

95. Baird A., 2013, art. cit.

96. Ceron Steevens K. N., « Juventudes estigmatizadas. Entre el parche y las BACRIM », Colloque « Gangs, *maras* et bandits. Pour une ethnographie du phénomène en Amérique latine », Lyon, working paper, 2018.

caractérisent par un *ethos* corporel clinquant (vêtements courts et grands décolletés, maquillage très visible, portables de marque, etc.), la quête du respect par le choix d'un compagnon « puissant » et la violence de leurs combats entre bandes à l'arme blanche pour défendre des territoires, voire résoudre des conflits passionnels.

Les expériences transformatrices, la sortie du gang

Il est possible d'identifier plusieurs étapes dans le parcours d'un membre de gang : des périodes où l'appartenance est centrale, puis des périodes de retrait limité, éventuellement des expériences carcérales, des tentatives de « rentrer dans le droit chemin » avec des périodes de travail et finalement des sorties du gang. La vie d'un membre de gang, *pandilla*, ou *mara* implique notamment des négociations à l'intérieur du gang, où les conflits sont réguliers, mais aussi des négociations avec l'entourage proche, la famille et éventuellement les centres, associations ou autres structures religieuses, judiciaires ou policières tentant de « sortir » le *pandillero* de son gang.

Différentes expériences transformatrices expliquent les choix des membres de gang. Sans forcément parler de « carrière déviante ⁹⁷ », les histoires de vie de ces jeunes montrent une vraie diversité des parcours au sein du groupe, fortement dépendants des caractéristiques du gang et des conditions qui s'offrent à lui tant que dure son appartenance ou pendant certaines expériences telles que la prison qui peuvent constituer de vraies ruptures. À l'échelle individuelle, les parcours de vie sont variés et les relations au gang évoluent régulièrement ⁹⁸.

Contrairement à une idée reçue selon laquelle on ne sort d'une *mara* que mort ⁹⁹, on peut en sortir. Processus compliqué, il est majoritairement le fait de la maturité, les membres de gangs en vieillissant passent à autre chose. Mais il n'implique pas les mêmes opportunités pour tous. Ainsi, dans les *maras*, le « *derecho a calmarse* » (littéralement le droit à se calmer, c'est-à-dire sortir du gang) se gagne. Il est en outre bien plus facilement accessible à ceux qui ont eu une position de pouvoir au sein du gang. Des travaux latino-américains montrent que, pour les membres actifs qui optent pour une stratégie d'exit, temporaire ou permanente, le meilleur instrument de sortie de gang est la conversion religieuse, généralement évangélique ¹⁰⁰. La conversion évangélique représente une des rares voies de sortie existantes (outre la migration ou la

97. Becker H., 1963, *op. cit.*

98. Un très bon exemple est illustré par la carrière de Bismarck, un jeune *pandillero* nicaraguayen dans : Rodgers D., « Génèse d'un gangster. De la *pandilla* au *cartelito* au Nicaragua post-sandiniste », *Problèmes d'Amérique latine*, vol. 76, n°2, 2010, pp. 61-76.

99. Idée notamment relayée par le documentaire de Christian Poveda, *La vida Loca*, 2009.

100. O'Neill K. L., *Secure the Soul. Christian Piety and Gang Prevention in Guatemala*, Berkeley, University of California Press, 2015.

mort) au Salvador, au Guatemala et au Honduras, parce qu'elle permet d'adopter une nouvelle personnalité face aux comportements *pandilleros* ¹⁰¹. Des expériences traumatisantes peuvent aussi marquer le passage d'une étape à l'autre et un éloignement du gang.

Le gang et les autres

Contrairement à une autre idée reçue, un membre de gang ne se sépare pas totalement du groupe social plus vaste (quartier, famille, amis) au sein duquel il est intégré et avec lequel il entretient des liens et des relations régulières aussi longtemps qu'il est membre d'un gang. Ainsi, les travaux de Javier Auyero ¹⁰² soulignent l'importance des liens entre les gangs et leur environnement, à la frontière entre la légalité et l'illégalité. Dans le cas étasunien, déjà Martin Sanchez-Jankowski ¹⁰³ analysait le gang comme une organisation pourvue de modes de structuration propres au milieu prolétaire. Il s'intéresse notamment aux conditions sociales, environnementales et organisationnelles qui favorisent ou non l'entrée du gang dans l'économie illégale, le trafic de stupéfiants ou la violence de rue. Il se détache en cela nettement des travaux de criminologues qui pensent plutôt les effets de « désorganisation » du gang dans son contexte plutôt que l'existence du gang comme une partie de l'ensemble social plus vaste auquel il appartient. Dennis Rodgers rappelle en outre dans le cas nicaraguayen que les *pandillas* ont longtemps joué un rôle de protection et d'attention au quartier. Fils du *barrio*, les membres de gangs entretiennent toute une série de relations de proximité qui peuvent les conduire à jouer d'importantes fonctions sociales, sans pour autant correspondre précisément à la figure de « bandits sociaux » telle que décrite par Hobsbawm ¹⁰⁴. Enfin, certains travaux récents comme ceux de Kate Saunders-Hastings (dans ce numéro) montrent que cette relation étroite peut changer et se transformer négativement : à Guatemala-ville, les *mareros* – anciens protecteurs du quartier – vivent désormais de l'extorsion des populations et commerces locaux au point de se convertir en véritables entreprises criminelles de proximité.

Dès lors, les gangs peuvent aussi être analysés comme une « entreprise économique informelle ¹⁰⁵ ». Le gang donne accès à une grande quantité d'activités économiques rémunératrices dans un contexte général de pénurie d'emplois. Une partie de ces activités économiques peuvent être légales, petit commerce ambulant, épicerie, atelier mécanique, location de bâtiments vides, par exemple. Celles-ci se mêlent bien souvent à des activités illégales qui sont plus

101. Rocha J. L., « Youth Gangs: a Cultural Prison », in Rocha J. L., Rodgers D., *Gangs of Nicaragua*, Managua, Central American University, Envio/ Manchester, Brooks World Poverty Institute (BWPI), University of Manchester, 2008.

102. Auyero J., Bourgois P., Scheper-Hughes N. (eds.), *Violence at the Urban Margins*, Oxford, Oxford University Press, 2015.

103. Sanchez-Jankowski M., 1991, *op. cit.*

104. Hobsbawm E. J., 2008, *op. cit.*

105. Wacquant L., 1994, art. cit.

visibles et surtout mieux valorisées dans l'univers du gang, allant du trafic de drogue au vol à différents types d'extorsion. Cette économie est ensuite partiellement redistribuée. Elle fait vivre non seulement les membres du gang, leurs proches, les satellites du gang ; et éventuellement toute une série de « responsabilités » sont prises en charge par le gang tels que les prisonniers (acheter des unités de téléphone, des cigarettes, prendre en charge des pensions alimentaires pour les pères en prison, etc.). Cette activité « sociale » est coûteuse et conduit souvent les membres actifs à multiplier leurs actions illicites et les sources de revenus les plus rémunératrices afin de maintenir un niveau de vie pour eux et ceux qui en dépendent.

Les associations ou ONG qui travaillent à la réinsertion des anciens membres de gangs participent souvent d'un réseau ample de contacts avec lesquels les gangs continuent d'entretenir des liens. Au Salvador, des structures comme *Homies Unidos* (pour la réinsertion des anciens membres du Barrio 18) et OPERA (pour les MS 13) fonctionnent d'une certaine manière comme des satellites des *maras*, du moins comme des structures relais entre le gang et le monde extérieur. Elles leurs permettent en effet d'augmenter les contacts avec l'espace social local, le secteur économique légal, l'État et servent parfois même d'espaces protecteurs, tout en contribuant à la formation d'un espace de requalification porté par un discours de réhabilitation qui sert à la sortie honorable du gang ¹⁰⁶.

Contre les gangs, les politiques sécuritaires

Au début des années 2000, différents États latino-américains décident d'engager des politiques sécuritaires antigangs : le Honduras est le premier à lancer les plans *Libertad Azul* (2002-2003) puis *Mano Dura* (2003-2005), suivront le Salvador avec le plan *Mano Dura* (2003-2004) puis *Super Mano Dura* (2004-2005) et le Guatemala avec le *Plan Escoba* (2003-2004). Ces politiques entendent contrôler les gangs et diminuer les taux d'homicides. Le Brésil se lance à son tour dans la mise en place de forces de police spécialisées dans la lutte contre les gangs. L'Équateur crée une force spéciale à l'intérieur de la police nationale, le *Grupo Especial Anti-Pandillas* (GEA, groupe spécial anti-*pandillas*) au début des années 2000, chargée d'activités de renseignement en vue de l'identification et de la traque des leaders de gangs, suivie de la création de la Direction nationale de la police spécialisée dans l'enfance (DINAPEN) dont l'activité est hautement répressive. Des politiques de partenariat sécuritaire se mettent en place à l'échelle de l'Amérique du Sud. Au Salvador en particulier, ces politiques sécuritaires dominent l'agenda politique dès 2003 et ce jusqu'à aujourd'hui. En Amérique centrale, les premières politiques anti-*pandillas* aboutissent à l'emprisonnement de milliers de membres de gang (certains sont incarcérés du seul fait de porter des tatouages ¹⁰⁷). En Équateur, plus

106. Martinez d'Aubuisson J. J., 2015, art. cit.

de la moitié des détentions de mineurs à Guayaquil dans les années 2000 correspondent à des délits mineurs, les casiers judiciaires indiquant différentes causes à la détention : graffiti, « association illicite », « attitude suspecte », « atteinte aux biens privés », « consommation de drogue », « insultes publiques », etc. ¹⁰⁸ En Amérique du Sud, et plus encore en Amérique centrale, les prisons débordent de *pandilleros*.

Les grandes mégalo-poles d'Amérique latine deviennent ainsi les laboratoires des politiques sécuritaires ¹⁰⁹. Ce qui fait dire à certains chercheurs comme Sonja Wolf que ces politiques anti-*pandillas* visent surtout un objectif purement politique. Ainsi, au Salvador, elles correspondraient à une stratégie de contention du parti de gauche Frente Farabundo Martí para la Liberación Nacional (FMLN), alors bien positionné dans les sondages, de la part du parti de l'ARENA, au pouvoir ¹¹⁰, et lancée par le gouvernement de Francisco Flores (1999-2004) dans la perspective des élections de 2004. Au Salvador toujours, les *mareros* sont stigmatisés au titre de leur « inhumanité », laissant libre cours à un discours médiatique – largement diffusé au sein de la société salvadorienne –, selon lequel il devient nécessaire d'« exiler » les *mareros* sur des « îles lointaines » ¹¹¹, voire procéder à des politiques de « nettoyage social ». C'est sur l'analyse de ces politiques répressives que se concentre une bonne part de l'effort de la recherche latino-américaine sur les gangs. Ainsi, des institutions de recherche, telle la faculté latino-américaine des sciences sociales (FLACSO), publient dans les années 2000 différentes études ou rapports d'analyse de ces politiques publiques, souvent dans une perspective de recherche action ¹¹².

Les effets de ces politiques ont rapidement été perçus comme contre-productifs : les taux d'homicides augmentent quand ils ne doublent pas ¹¹³ et, surtout de l'intérieur des prisons, les *maras* fortifient leurs structures et développent leurs activités criminelles. De fait, au cours des dernières années, dans le

107. Au Salvador, la Loi anti-*maras*, finalement déclarée inconstitutionnelle, autorisait la détention de *pandilleros* supposés sur la seule base de leur apparence physique.

108. Sur un total de 19 640 détenus, 10 141 contraventions pour mineurs correspondent aux pratiques *pandilleras* décrites, selon les données issues des rapports de police de la DINAPEN. Voir : Santillan A., Varea S., « Estrategias y políticas de inclusion (¿asimilación ?) de pandillas en Ecuador : dos modelos de ciudades, dos visiones sobre las potencialidades de los/as jóvenes pandillero/as », *Urvio, revista Latinoamericana de Seguridad Ciudadana*, n°4, Quito, mai 2008, pp. 81-99.

109. Jones G., Rodgers D., 2015, art. cit.

110. Wolf S., *Mano dura. The Politics of Gang Control in El Salvador*, Austin, University of Texas Press, 2017.

111. En juin 2010, un plan de sécurité présenté par le parti ARENA proposait la mise en place d'une prison pour les membres de gangs considérés les plus dangereux sur l'île Martin Pérez. Martínez C., « ARENA propone enviar pandilleros a isla Martin Pérez », *El FARO.net*, San Salvador, 1 de julio de 2010, <http://www.elfaro.net/es/201006/noticias/2029/>

112. Pour ne citer que l'exemple équatorien : Torres A., « Pandillas y Naciones en Ecuador: diagnóstico de situación », *Boletín Ciudad Segura*, n° 3, FLACSO, Quito, 2006.

113. Au Salvador, le taux d'homicides pour 100 000 habitants passe de 37 en 2003 à 65 en 2006. Wolf S., 2017, *op. cit.*

prolongement des politiques répressives, la prison est devenue le cœur du pouvoir des *maras* ¹¹⁴. C'est en prison que se prennent – du moins en partie – les décisions les plus importantes. Le rôle que joue la prison dans les gangs est particulièrement bien illustré par l'exemple des Ñetas (Lamotte, dans ce numéro). C'est depuis la prison que le *líder máximo* dirige le monde Ñeta. Les lettres et – dans une moindre mesure – le téléphone lui servent de support à la distribution de ses ordres à l'échelle internationale. Car certains gangs, tels les Ñetas, se caractérisent en outre par leur structuration transnationale. Des sections (*chapters* ou *capítulos*) des Ñetas existent non seulement à New York, mais aussi à Barcelone, Guayaquil en Équateur ou encore Porto Rico. Le monde Ñeta décrit par Martin Lamotte est certes vaste et animé par un ordonnancement commun, mais il est dans le même temps hétérogène, avec des enjeux de pouvoir situés, d'auto-identification complexes et un rapport varié aux autorités publiques. Dans le cas des *maras* au Salvador, la prison est aussi l'espace privilégié de la structuration du gang, nationale cette fois, puisque les différentes cliques se rencontrent et s'unissent à l'occasion de l'expérience carcérale.

L'entrée en politique des gangs

Pour finir, une des évolutions les plus récentes est sans aucun doute l'entrée en politique d'un certain nombre de groupes. En Amérique centrale, les années 2010 ont marqué le renforcement des gangs à la suite des politiques répressives de *Mano dura*, notamment au Salvador. Ces dernières ont permis la structuration à l'échelle nationale des *maras*, le renforcement de leurs structures de pouvoir désormais articulées et leur capacité à réaliser des activités criminelles. Phénomène considéré longtemps comme non politique, les gangs se sont ainsi progressivement politisés au point de devenir dans certains cas des interlocuteurs légitimes de l'État. Les *maras* défendent désormais un ensemble structuré de revendications. Portant initialement sur les conditions de vie des prisonniers, ces revendications se sont progressivement étendues à la lutte contre les politiques sécuritaires et aux modalités politiques de mise en œuvre de la trêve. L'article Juan José Martínez d'Aubuisson (dans ce numéro) décrit les différentes étapes de la structuration politique des *maras* dans le cas de la MS 13. Ce sont donc différentes dimensions de l'étude des gangs latino-américains qui sont abordées dans ce numéro spécial de *Cultures & Conflits*.

114. Martínez d'Aubuisson J. J., 2015, art. cit.

Si l'on en croit Jones et Rodgers (2011), les *pandillas* ont graduellement remplacé le communisme comme la principale « menace » pour la démocratie latino-américaine depuis la fin de la guerre froide. Ils ont servi à ce titre de point de mire d'interventions étatiques musclées, essentiellement des politiques sécuritaires et punitives ainsi que de politiques de militarisation aux échelles tant nationales que régionales. Au Mexique, la focalisation du discours public sur les gangs, l'alarmisme médiatique et les politiques sécuritaires ont renforcé la stigmatisation sur la catégorie « jeunes », catégorie problématique tant les définitions varient selon les contextes et les époques ¹¹⁵, et à laquelle il est de plus en plus attribué le sens de *pandillero* ¹¹⁶. Aussi, afin d'éviter que les membres de gangs soient renvoyés à leur « étrangeté », quand ce n'est à leur seule « cruauté », ce dossier ambitionne d'importer – ou de réactiver – le débat sur les gangs, qu'ils soient latino-américains ou pas, dans l'espace académique français afin non seulement de mieux faire connaître les travaux déjà existants sur le sujet mais aussi d'encourager la multiplication des travaux de recherche. La comparaison peut ici jouer un rôle éclairant et ne peut qu'être soutenue, en prenant garde d'éviter toute généralisation outrancière – qui voudrait par exemple que les études sur les gangs étasuniens permettent de décrire toute la réalité sociale des gangs latino-américains –, et en évitant aussi une fermeture des études sur les aires culturelles sans prendre en compte des dynamiques communes. Les jeunes qui intègrent ces groupes, jeunes hommes comme jeunes femmes, font aussi partie de leur société, ils sont loin d'en être étrangers, ils ne méritent pas d'en être les « boucs émissaires » ¹¹⁷. Les sciences sociales ont à ce titre un devoir de prise en compte et d'analyse afin de rendre visibles, bien loin du sensationnalisme médiatique, les réalités sociales que vivent au quotidien ces nouveaux *outsiders*.

115. Rodgers D., Jones G., 2007, art. cit.

116. Jones N. P., « Understanding and Addressing Youth in “Gangs” in Mexico », Washington, Woodrow Wilson International Center for Scholars, Working Paper Series on Civic Engagement and Public Security in Mexico, 2013.

117. Baird A., Rodgers D., 2015, art. cit.